

Présentation

En avril 2003, lorsque Edward Said était venu recevoir le titre de docteur honoris causa de l'Université Paris Diderot — Paris 7, il avait demandé à rencontrer des étudiants et des enseignants de l'université et à s'entretenir avec eux. Tous ceux qui ont alors eu le privilège de l'entendre ont été pris dans cette pensée si vivante, dans laquelle se disaient la richesse d'une existence hors du commun et une culture exceptionnelle. Sa mort, quelques mois après, nous a privés de la parole d'un des penseurs sans doute les plus importants du vingtième siècle. Reste son œuvre dont ce numéro de *Tumultes* se propose d'évoquer quelques aspects. Elle est en effet considérable par son ampleur, par son originalité, par sa variété puisque les intérêts de Said allaient du politique dans son extrême actualité, à la musique classique, en passant, bien sûr, par la littérature. Les textes directement politiques de Said sont les plus connus en France où ils ont été largement traduits. Les autres qui font se croiser les disciplines que l'université s'efforce d'isoler les unes des autres, le sont moins. Les articles présents dans ce numéro les évoquent largement. Nous souhaitons donc combler une lacune : référence centrale dans beaucoup de pays du monde, jusqu'au Japon comme le montrent l'article de Daisuke Nishihara et, au-delà, la dimension largement internationale des textes que nous avons rassemblés, Edward Said reste mal lu et mal connu en France. En outre, nombre de lectures critiques de son œuvre restent « académiques », s'attachant presque exclusivement à *L'Orientalisme* comme à un texte universitaire, sans souffle politique, et séparé de ce qui a suivi. Or il y a un vrai cheminement dans cette œuvre, même si le chemin emprunté est loin d'être linéaire et s'il croise bien d'autres sentiers.

Comme le rappelle Rashid Khalidi dans le texte qui ouvre cette livraison, il n'est pas possible de dissocier chez Said le politique de l'universitaire. On peut même considérer qu'il fait partie des très rares penseurs à avoir constamment, en tout cas depuis 1967, articulé sa pensée sur sa pratique, et réciproquement, sans jamais céder d'un pouce sur la qualité de la pensée. C'est sans doute la position d'intellectuel critique qu'il élabore progressivement qui lui permet d'établir un lien entre le monde de la politique, du pouvoir, de la domination, de la lutte, et le retrait sur un terrain quasi neutre qu'exige le travail de critique. Son livre *Beginnings* (c'est-à-dire commencements ou points de départ) dont il est question dans plusieurs articles, marque le début d'une mise en relation des deux vies, des deux investissements. En réalité Edward Said n'a cessé de faire des allers et retours d'une vie à l'autre, et de penser, de théoriser cette multidimensionalité qui était la sienne. Toute œuvre, littéraire ou musicale, devait selon lui être aussi considérée comme un récit de soi. L'autobiographie n'est à ses yeux qu'une modalité parmi d'autres de l'écriture de soi. Nombreux sont dans ce numéro les articles qui donnent aussi à voir l'homme Edward Said, entouré d'amis mais aussi en butte à beaucoup d'hostilité. Said ne laissait personne indifférent.

C'est l'occupation, en 1967, de Jérusalem-Est, de la Cisjordanie et de Gaza qui a conduit Edward Said à la fois à s'engager en politique et à devenir membre du Conseil National Palestinien, et à écrire *L'Orientalisme* qui lui permet de donner un statut théorique à sa propre expérience. La question qui dès lors le porte est celle de savoir de quelle manière on est au monde, dans le monde, dans l'histoire, mais aussi quand on lit, écrit ou que l'on interprète, comme interprète musical ou comme théoricien critique. L'analyse critique et l'engagement dans le combat contre la colonisation sont pour lui, à la différence d'un Homi Bhabha, les deux versants d'une même réalité, comme le montre Youssef Yacoubi.

Parce qu'Edward Said était aussi un musicien, et que la musique a occupé une place de plus en plus importante dans sa vie, il est approprié de penser sur un mode musical cette multiplicité de plans qui est la sienne. Son œuvre n'est pas éclatée. Elle est polyphonique. Ses goûts musicaux l'ont porté davantage — il le disait — vers les symphonies que vers le lied. On peut lire ses textes comme une partition dans laquelle les

différentes voix ou instruments se succèderaient, se répondraient ou se combineraient, avec parfois un solo, parfois une tonalité ou un groupe d'instruments qui s'imposent, comme le do majeur des cordes dans la cinquième symphonie de Beethoven. Ainsi dans un chapitre de son livre de 1979 sur la *Question de Palestine*, pour analyser le sionisme dans le cadre de la politique coloniale européenne, problème politique s'il en est, il part de *Daniel Deronda*, le dernier roman écrit en 1876 par l'Anglaise George Eliot, et met au jour les implicites politiques de la narration. Ce que l'on trouve dans le roman de George Eliot, c'est la représentation de la Terre Sainte comme terre inhabitée, inhabitée par des êtres véritablement humains et souverains, c'est-à-dire capables d'autonomie. Les Palestiniens, les Arabes, les habitants de l'Afrique sont, aux yeux de ceux qui les coloniseront, comme invisibles ou plongés dans les ténèbres. Ce thème développé dans *L'Orientalisme* revient ici, et on le retrouvera dans *Culture et impérialisme* avec l'analyse de l'opéra de Verdi, *Aïda*, ou dans les nombreuses lectures de Conrad (analysées ici dans l'article d'Alexis Tadié) que fait Said tout au long de son œuvre. Mais ce thème se combine à d'autres.

On pourrait donc aussi, s'agissant de l'écriture d'Edward Said, de ce à propos de quoi il écrit, de la manière dont il écrit, évoquer la forme thèmes et variations. Dans un chapitre de ses *Musical Elaborations*, il établit un parallèle entre les variations chez Beethoven ou même chez le Brahms du premier sextuor à cordes, et la musique d'Oum Khalsoum. Dans sa rigueur, la grande chanteuse égyptienne, comme le Beethoven des *Variations Diabelli*, ne cherchait pas à atteindre la fin d'une tension. Elle prenait plaisir à suivre des voies détournées, à s'attarder sur des détails, à digresser, puis à digresser encore à partir de ces digressions. Cette pratique digressive qui consiste à s'écarter pour mieux revenir, mais autrement, sur ce que l'on disait, que l'on chantait, sans jamais conclure définitivement, est bien celle d'Edward Said pour qui nul ne saurait se targuer, et surtout pas lui-même, d'un savoir définitif et totalisant. Musique et littérature ont certes un lien étroit avec la société et la politique. Mais pas plus l'une que l'autre ne peut être réduite au rôle subordonné, passif, d'un miroir ou d'un reflet. Elles habitent le paysage social, sur un mode *nomade*, écrivait Said en reprenant le concept de Gilles Deleuze, et c'est en quoi elles relèvent de l'humain, et aussi des humanités (Laetitia Zecchini

développe ces aspects nomadiques et exiliques du cheminement de Said). Certains textes, certaines œuvres sont ainsi des actes transgressifs, des gestes de liberté, comme le *Così Fan Tutte* de Mozart, avec son élégance et son amoralité radicale.

L'humanisme est bien le point où s'articulent l'étude passionnée des œuvres de culture et l'investissement politique. On le comprend mieux à la lecture de l'ouvrage posthume d'Edward Said, *Humanisme et démocratie*. Cette affirmation de l'humanisme a parfois été mal comprise, comme le rappelle Hamid Dabashi. Mais de quel humanisme s'agit-il ? Certainement pas de celui qu'invoquent ou qu'ont invoqué les puissances impériales pour justifier leur politique de conquête et de prédation. L'humanisme est ce qui est mené à son terme par la volonté humaine et par l'agir politique. En ce sens il ne saurait admettre aucune exception ou exclusion. L'humanisme d'Edward Said n'est pas l'humanisme abstrait de l'homme blanc, européen et bourgeois. Il concerne bien l'humanité, femmes et hommes, au Nord et au Sud. Il concerne le monde comme espace humain et commun dans lequel aujourd'hui se rencontrent et se mêlent hommes et femmes venus de lieux et d'histoires les plus diverses. C'est parce qu'il y a une humanité qu'il y a des humanités, c'est-à-dire des œuvres de culture toujours vivantes, toujours à relire et à réinterpréter à la manière d'Eric Auerbach, l'auteur de *Mimesis* qui, dans son ambition de parler de la littérature occidentale depuis Homère jusqu'à Marcel Proust, représentait pour Said ce que les humanités pouvaient produire de meilleur. Il se reconnaissait dans la démarche et dans la position d'Auerbach, exilé à Istanbul quand il écrivait *Mimesis*, comme lui-même l'était à New York. Mais pour Said, à la différence d'Auerbach, les humanités ne se limitaient pas à la littérature européenne ou occidentale classique. Ferial Ghazoul montre dans son article un Said au fait de la grande tradition arabe et islamique, soucieux de ne pas laisser la « tradition » disparaître, tout en considérant qu'elle doit toujours être revisitée et ne jamais se fossiliser en une mémoire officielle ou en une identité figée. Les articles qui évoquent quelques-unes de ces affiliations de Said, avec Michel Foucault (Orazio Irrera), avec Vico (Maria-Benedita Basto), avec Gramsci (Iain Chambers), avec Freud (Sonia Dayan-Herzbrun), montrent bien ce double visage d'un Said lecteur attentif, à la fois fidèle et entièrement infidèle.

Edward Said portait une attention extrême aux œuvres, de fiction ou théoriques, produites dans le monde dit occidental — et particulièrement aux États-Unis où coexistent des gens aux histoires si diverses, et où l'Occident se mêle à bien d'autres mondes. Mais il montrait peut-être plus d'intérêt encore pour les œuvres venant de régions naguère colonisées. Ces œuvres, et parmi elles l'œuvre emblématique de Frantz Fanon avec lequel Said n'a jamais cessé de penser, sont libératoires et participent à l'agir politique dans la mesure où elles restituent aux colonisés toute leur humanité et permettent de théoriser et de représenter le rapport à la colonisation d'un point de vue qui n'est pas celui des colonisateurs, quels qu'aient pu être le génie et la lucidité de ceux qui écrivaient dans leur sillage — je veux évidemment parler ici de Joseph Conrad. Ici se pose la question de la langue d'écriture, question que Said a rencontrée dès ses premiers textes. Certains ont choisi, comme Fanon, comme Césaire, comme lui-même, de s'emparer de la langue des colonisateurs, le français ou l'anglais, pour en faire un instrument de lutte contre le système de contrôle politique et de domination symbolique. D'autres, comme Tayeb Saleh, le romancier soudanais auteur des *Saisons de la migration vers le Nord*, ont choisi d'habiter la langue arabe. Tayeb Saleh a été l'un des initiateurs de ce mouvement qui nous vaut aujourd'hui des œuvres superbes. D'autres enfin se sont résignés à l'anglais, comme le nigérian Chinua Achebe, mais à un anglais métissé. Ce métissage de la langue, à propos duquel il faudrait citer aussi, comme le faisait souvent Edward Said, les écrivains afro-américains, est aussi un métissage de la pensée, des métaphores et des problématiques. Il rend les œuvres de culture à leur mondialité, c'est-à-dire à leur situation dans le monde historique réel à laquelle elles ne sauraient se réduire, mais sans laquelle elles ne font pas sens. La mondialité les relie les unes aux autres par delà les vieilles divisions nationales, mais dans une tension maintenue entre ceux qui font les lois et ceux qui sont contraints de s'y plier, mais réussissent parfois à se défaire du joug.

L'humanisme d'Edward Said est bien un humanisme critique. En ce sens on peut le considérer comme l'un des grands héritiers de la Théorie Critique de la première génération de l'École de Francfort. Il s'était, dans une interview, désigné lui-même, en plaisantant, comme le seul véritable disciple de Theodor Adorno, comme le rappelle Moustafa Bayoumi qui

montre l'importance de la dialectique négative chez Said. Celle-ci apparaît chez Said comme auparavant chez Adorno sous des formes multiples (comme tension permanente, contradiction fondamentalement irrécyclable, ambivalence) et souvent pensées sur un mode musical, du contrepoint à la dissonance. Les lecteurs de Said n'ont pas toujours saisi cette dimension pourtant essentielle de sa pensée, et qui s'est affirmée avec de plus en plus de vigueur. Said avait certes reproché à Adorno de ne pas s'être intéressé à ce qu'il appelait les « non-Européens ». Mais au cours des années la filiation l'avait emporté sur l'opposition. Outre l'intérêt passionné pour la musique, il partageait avec Adorno la condition réelle et métaphorique d'exilé, le refus de toute assignation identitaire. Une grande partie de son œuvre a consisté à déconstruire ce type de catégorisation, depuis *L'Orientalisme* jusqu'à sa réfutation implacable des thèses de Samuel Huntington dans ses « *Réflexions sur l'exil* », en passant par « *Covering Islam* », ouvrage dans lequel il démonte les stéréotypes utilisés par les médias quand ceux-ci parlent de l'islam. Ce fut, d'ailleurs, l'un des thèmes qu'il aborda dans ses leçons prononcées au Collège de France, où Pierre Bourdieu l'avait invité en 1996.

Edward Said partageait aussi avec Adorno la volonté d'une critique radicale de la domination, sous tous ses aspects. Il a mis en particulier en évidence, dans *L'Orientalisme*, à la fois la féminisation des dominés et l'utilisation des femmes dans le processus de catégorisation, complexe et contradictoire, des Orientaux et des Orientales. En ce sens il a participé à une véritable pensée politique du genre. Cependant alors qu'Adorno se tenait à l'écart de la scène politique directe, Edward Said refusait le quiétisme, mais n'acceptait pas non plus de se mettre au service d'une politique définie par d'autres. De même qu'il s'est employé à réhabiliter la notion d'humanisme, il a retravaillé la fonction d'intellectuel. Sa position n'était ni celle d'un savant auréolé d'une pseudo-autorité masquant ses ignorances et ses erreurs, ni celle d'un expert pérorant à la télévision. C'était celle, écrivait-il, d'un « amateur », comme l'amateur de musique qui joue une œuvre parce qu'il l'aime mais sans rechercher la virtuosité. Certes les intellectuels doivent rompre le consensus et mettre en évidence les rouages du pouvoir et de la domination, d'autant plus que ces derniers cherchent à se rendre invisibles. Mais ce n'est pas pour en

constater le caractère inéluctable ; c'est au contraire pour mieux les affronter et leur résister. Leur activité est bien celle d'un agir politique qui participe à restituer leur autonomie, leur liberté aux humains. Non pas une liberté abstraite, mais comme Edward Said l'écrivait, la possibilité de faire des choix en matière culturelle, politique, intellectuelle et économique.

Et ici encore on revient à la polyphonie. La polyphonie d'un agir et vivre ensemble dans un monde commun qui est fait de tensions, de contradictions qu'il faudra bien gérer faute de les résoudre. La disparition d'Edward Said nous a laissé le sentiment de quelque chose d'inachevé, mais cet inachèvement même est la leçon qu'il voulait aussi nous donner.

Sonia Dayan-Herzbrun

Edward Said théoricien critique

Sommaire

Présentation	5
Edward Said et la Palestine. Entre université et politique, public et privé Rashid Khalidi	13
Réconciliation sans contrainte. Said, Adorno et l'intellectuel autonome Moustafa Bayoumi	27
« Je suis le multiple ». Exil historique et métaphorique dans la pensée d'Edward Said Laetitia Zecchini	49
Edward Said et Joseph Conrad : la critique de l'illusion coloniale Alexis Tadié	67
Discours et subjectivation chez Edward Said. De la technoéthique de l'écriture à la « carrière » dans <i>L'Orientalisme</i> Orazio Irrera	81
Corps poétique et critique démocratique. Vico et l'humanisme engagé d'Edward Said Maria-Benedita Basto	103
La temporalité, le territoire et le plan du discontinu. Le pessimisme matérialiste d'Antonio Gramsci et Edward Said Iain Chambers	119

L'écho de l'héritage arabo-islamique dans l'œuvre d'Edward Said	
Ferial J. Ghazoul	133
Edward Said, Eqbal Ahmad et Salman Rushdie. La résistance à l'ambivalence de la théorie postcoloniale	
Youssef Yacoubi	155
Said, l'orientalisme et le Japon	
Daisuke Nishihara	185
Edward Said avec Sigmund Freud. D'un bon usage du palimpseste	
Sonia Dayan-Herzbrun	199
Je ne suis pas subalterniste	
Hamid Dabashi	215